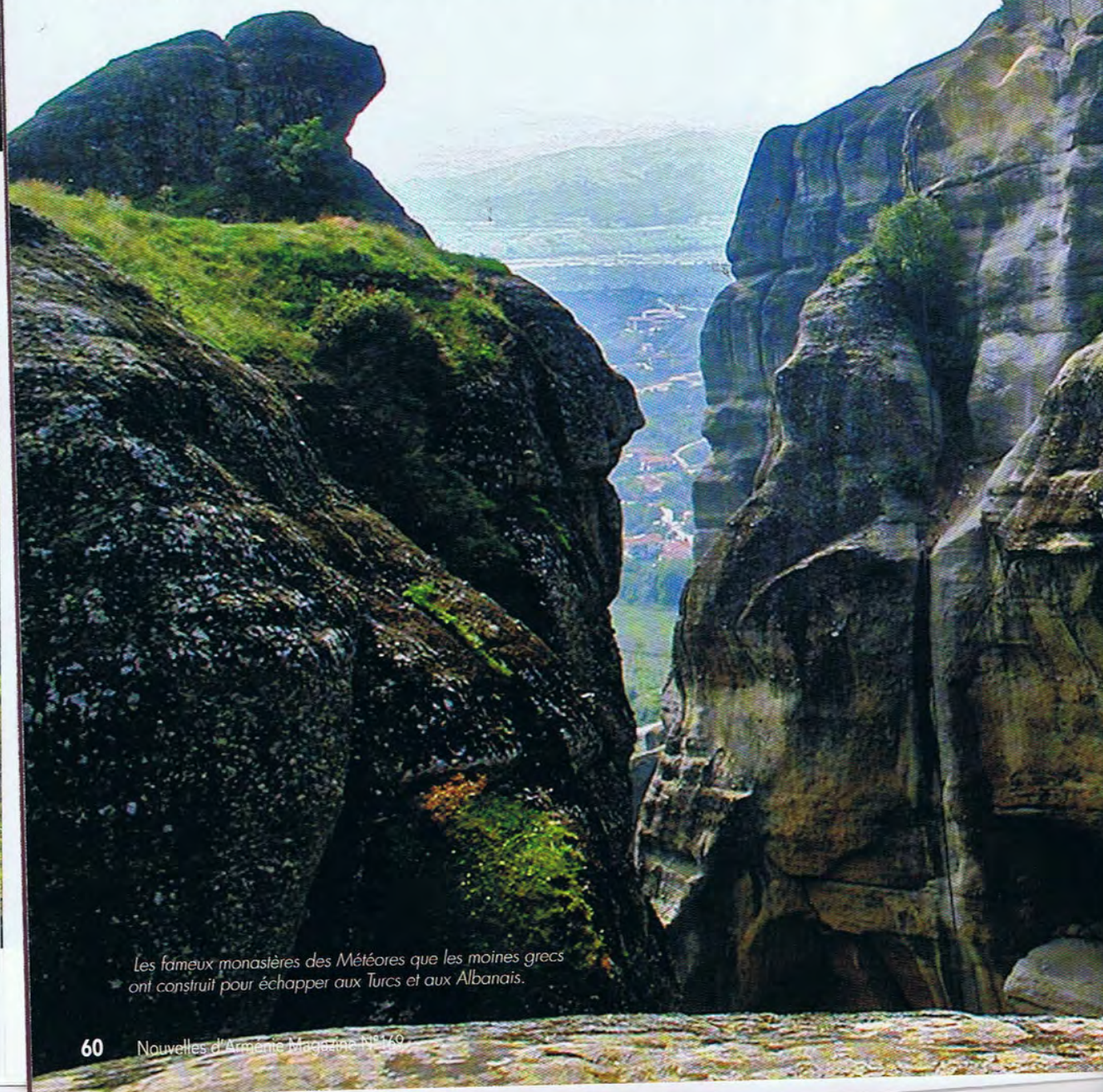


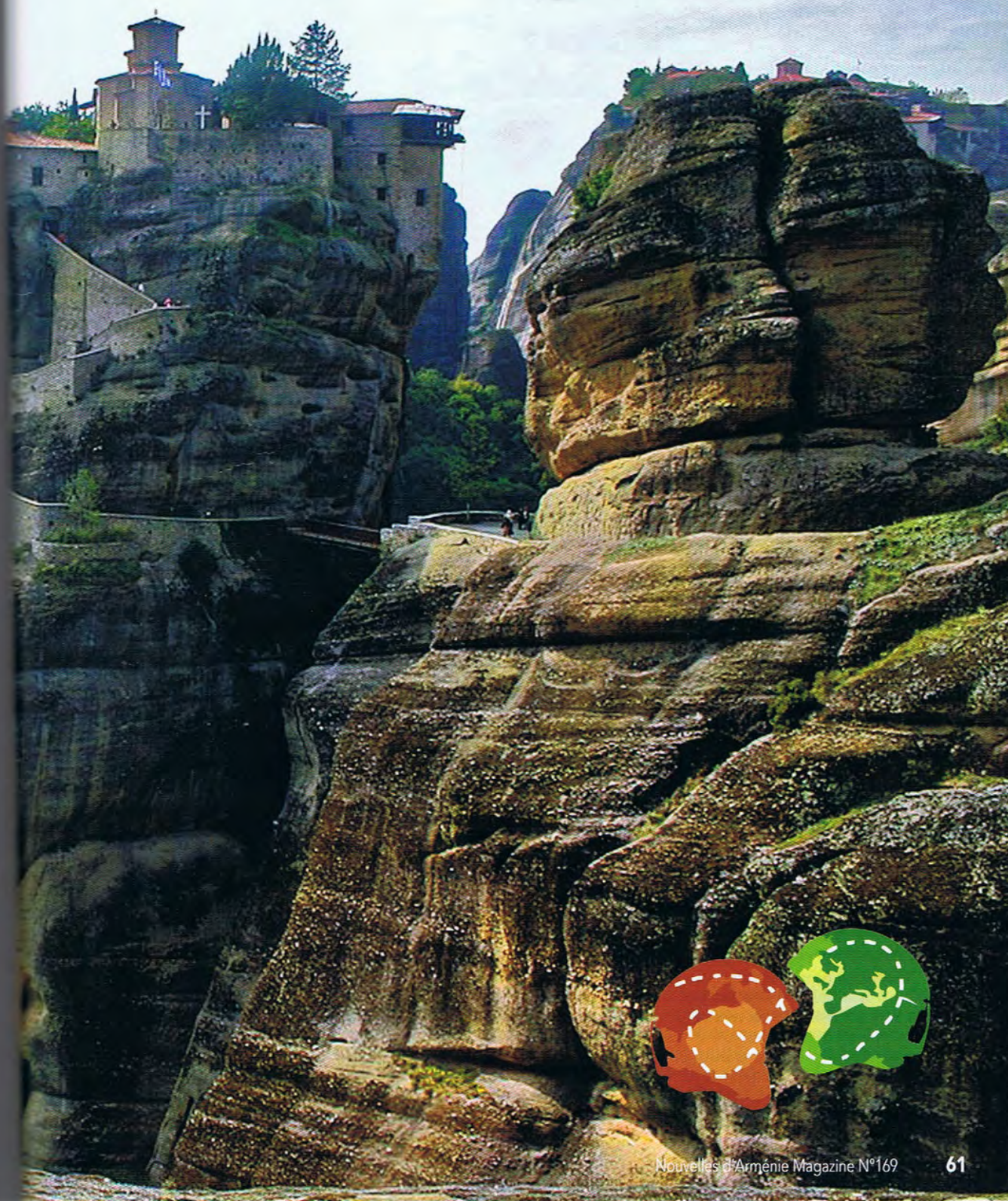
Les passagers

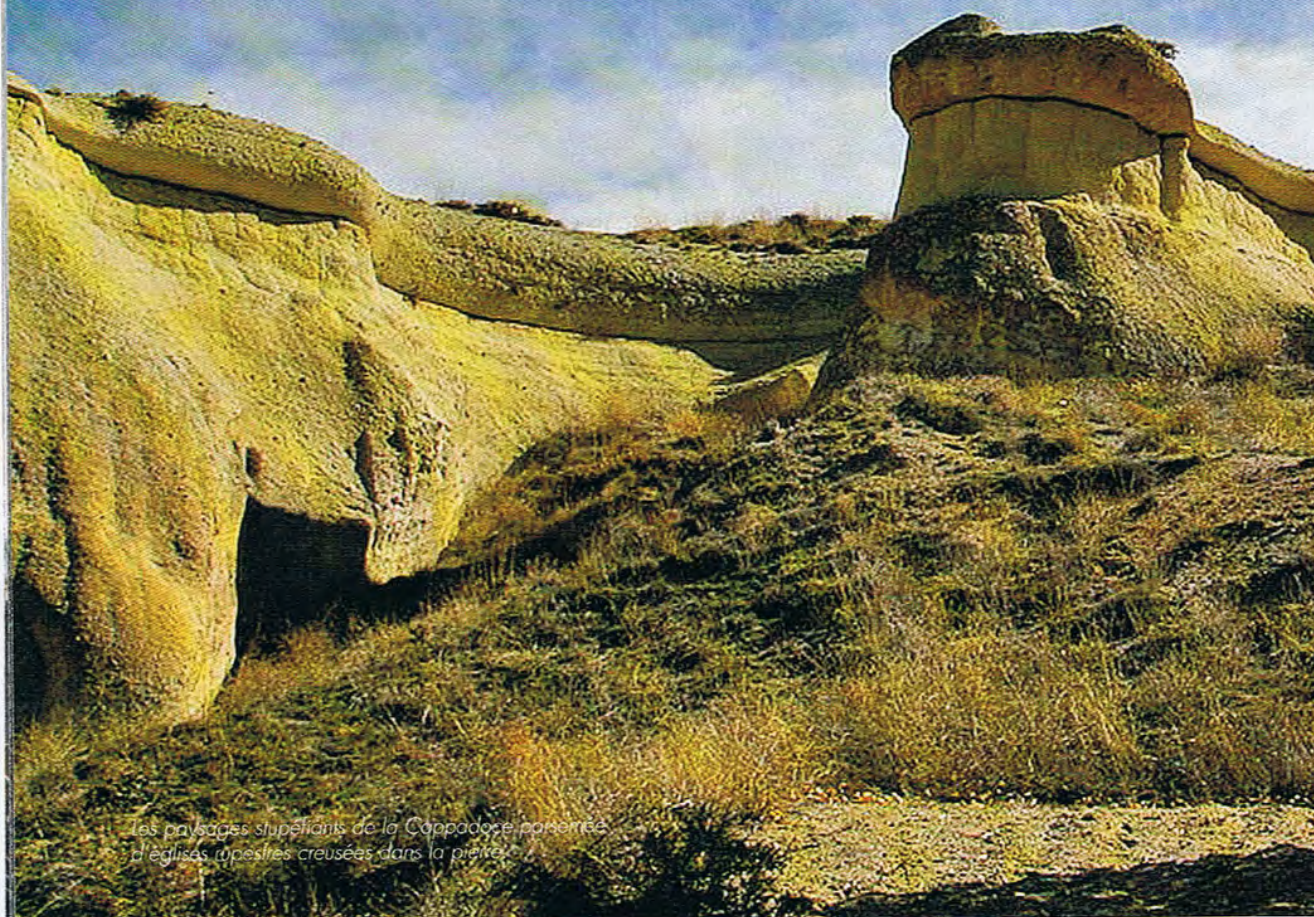
Des météores au Mont Ararat

Yves-Armen et Antranik, qui continuent leur tour du monde à moto, quittent la Grèce et traversent la Turquie, à l'affût de leurs racines arméniennes, aujourd'hui bien enfouies.



Les fameux monastères des Météores que les moines grecs ont construit pour échapper aux Turcs et aux Albanais.





Les paysages stupéfiants de la Cappadoce parsemée d'églises troglodytiques creusées dans la pierre.

Nous quittons la Macédoine pour entrer de nouveau en Europe : la Grèce ! Oh miracle : les formalités douanières ne prennent que quelques minutes ; ça nous change des Balkans. Malheureusement, le mauvais temps nous a rattrapés en même temps que nous traversons la frontière. Nous qui rêvions de tsitsiki sous un soleil radieux, nous nous retrouvons avec une température de 5 degrés Celsius, soit la plus faible jamais observée depuis notre départ, et sous une pluie battante. Après 400 kilomètres de route très

humide, nous arrivons à Kalampaka, au cœur de la région des Météores. Nous faisons sécher notre linge et nous nous lançons à l'ascension des fameux monastères que les moines ont perchés là-haut, il y a près de six siècles, pour échapper aux Turcs et aux Albanais. Les panoramas sont à couper le souffle. Les bâtiments construits sur les pitons rocheux laissent songeur, surtout à la vue des peintures et gravures que les moines ont pris le temps de faire pour décorer les édifices ! Quelques verres d'Ouzo plus tard et c'est l'heure de reprendre la route, cette fois-

ci direction Istanbul. Nous avons choisi de ne pas descendre au Sud de la Grèce pour des raisons de timing : et oui, un tour du monde c'est aussi des sacrifices. Après une halte rapide à Thessalonique et une belle partie de Tavloo, nous arrivons à la frontière Gréco-Turque. Son passage nous permet d'avoir un aperçu de tensions entre les 2 pays. Après avoir passé les postes grecs, nous traversons un immense pont. C'est la zone de « no man's land » où militaires grecs et turcs se font face les armes au poing. Le passage de la douane turque se fa-



sans encombre particulière bien que nous ayons dû nous soumettre à quatre contrôles successifs. Économes mais peu prévoyants nous avions attendu pour faire le plein en Turquie, persuadés que l'essence y serait moins chère... Mauvais calcul puisque le litre y coûte presque 2 euros...

Omniprésence des drapeaux

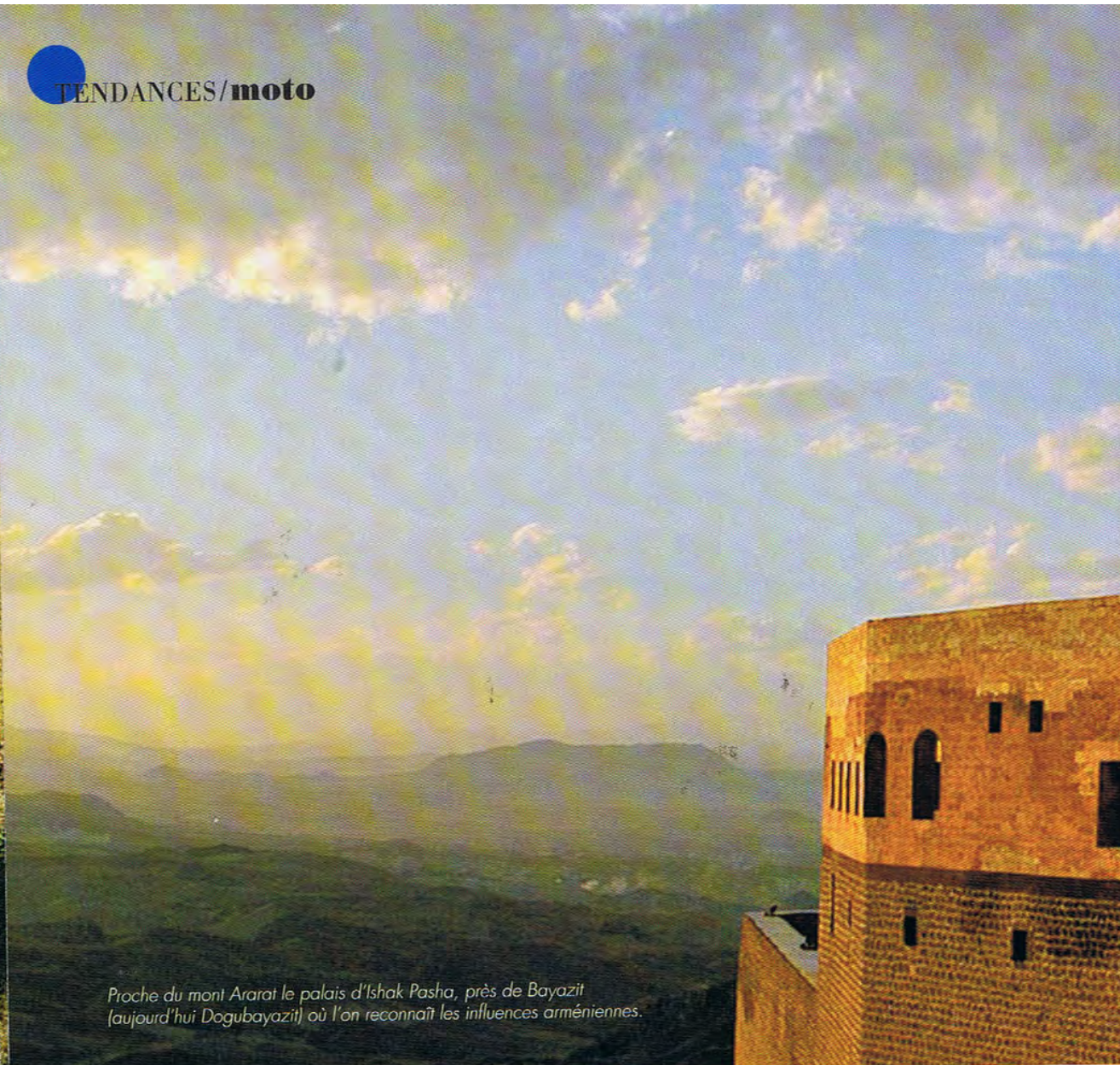
Nous voici repartis cette fois-ci pour 230 kilomètres direction Istanbul. Les drapeaux turcs sont omniprésents le long de la route. Nous arrivons dans une immense mégalopole. Le trafic est extrêmement

dense et le style de conduite des autochtones pour le moins étonnant : on nous double par la gauche, par la droite, les embouteillages sont monstrueux et pour couronner le tout, à peine avons-nous traversé le Bosphore et rejoint l'Asie qu'une pluie diluvienne vient nous baptiser.

Nous posons nos valises à Istanbul une semaine, le temps de découvrir cette ville étonnante. Sa situation géographique est en parfait accord avec les styles que nous observons dans la rue : un pont entre l'Europe et l'Asie, un complexe mélange d'Orient et d'Occident. Nous arpentons

les rues à pied. Notre départ d'Europe est progressif puisque chaque jour, nous continuons à passer d'un continent à l'autre. Pas de vols transcontinentaux, simplement un bateau que nous prenons du côté asiatique où nous résidons, et qui nous amène sur la côte européenne.

Nos longues promenades dans les rues nous permettent de goûter aux parfums de la ville. Son intensité nous surprend. Partout du bruit, de l'animation, du monde. Les quartiers sont organisés par activités. Ici des vendeurs de climatiseurs, là des marchands de vêtements de >>>



Proche du mont Ararat le palais d'Ishak Pasha, près de Bayazit (aujourd'hui Dogubayazit) où l'on reconnaît les influences arméniennes.

>>> mariage... La vie ne s'arrête jamais. Istanbul c'est aussi le Bazar, que nous avons au début confondu avec le Bazar égyptien. Une fourmilière géante, où se mêlent touristes, Stambouliotes, jeunes, vieux... Dans le dédale des allées de ce gigantesque marché couvert, des vendeurs haranguent la foule vendant bijoux, narguilés, tapis, lampes (génie non fourni)...

Le pont entre l'Occident et l'Orient, on s'en rend aussi compte en se promenant. Taksim, le quartier jeune et branché, où les concerts de rock et les filles en mini jupe, contraste avec les mamies voilées qui, à quelques rues de là, ven-

dent des graines de tournesol sur un fond sonore d'appel à la prière.

Istanbul

Habitant dans la famille d'Yves Armén, cela nous permet de nous rendre à l'église arménienne Sourp Takavor. Un haut mur l'entoure sur lequel flotte un drapeau turc. Cela nous surprend, mais ces drapeaux sont tellement omniprésents, que celui-ci passe presque inaperçu. Comme dans toutes les églises, un office y a lieu le dimanche et les gens nous parlent en arménien. Nous apprenons que suite à l'assassinat de Hrant Dink, les murs de Sourp Takavor ont été tagués d'inscriptions racistes. Depuis, des caméras de surveillance entourent le bâti-

ment... Nous découvrons aussi que cela n'a fait que quelques années que la mention de la religion n'est plus obligatoire sur les pièces d'identité turques. Les choses changent, mais lentement...

La séparation des communautés reste bien réelle, et une visite au cimetière vient nous le rappeler. Là où nous sommes, n'y a que des tombes gravées de noms arméniens. En fait chaque communauté grecque, arménienne, ou turque a sa propre cimetière : ici, vivant comme mort, on ne se mélange pas.

En résumé Istanbul est une ville incroyablement éclectique. La séparation de ses 15 millions d'habitants entre Occident et Orient symbolise l'ambiance générale qu'



y règne. C'est une ville intense qui regorge d'énergie, à un point tel qu'elle peut en devenir épuisante.

Après quelques mésaventures mécaniques qui nous ont obligés à faire une halte à Ankara, c'est en direction de la Cappadoce que nous avons mis le cap. Les paysages stupéfiants nous font, le temps de quelques minutes nous prendre pour Neil Armstrong posant le pied sur la Lune, tandis que les habitations creusées dans la roche nous donnent envie de nous transformer en Pierrafeux.

A nouveau de retour sur la route, nous prenons cette fois-ci direction plein Est. Nous avons, lors de notre préparation du voyage, décidé de passer un long moment

dans ces régions, historiquement peuplées d'Arméniens.

La région de Van

Arrivés sur les berges du lac de Van, nous sommes surpris par le changement d'ambiance. C'est aux cris de « Welcôme to Kurdistan » que nous sommes accueillis dans la ville de Tatvan. Nous découvrons une nouvelle réalité de la Turquie : l'Est du pays est peuplé à une très large majorité de Kurdes. La présence turque se fait surtout sentir via l'importante force militaire. Les véhicules de police se résument à de gros 4x4 blindés et des tanks. Les checkpoints se multiplient sur la route, mais nous les passons sans rencontrer de

problèmes particuliers. Nous arrivons à Akhtamar. La fameuse île au milieu du lac de Van, si célèbre pour tous les Arméniens. Après plusieurs années de restauration et une bataille politique entre Arménien et Turcs (sur laquelle nous ne reviendrons pas). L'église est ouverte au public.

Nous prenons un petit bateau pour nous y rendre. La traversée prend une vingtaine de minutes sur une eau bleu azur. A peine quittons-nous le bateau que nous pouvons admirer les magnifiques gravures sur les murs de l'église, toutes symbolisant des scènes bibliques. L'intérieur de l'église est couvert de peintures, dans un état stupéfiant de conservation, surtout si l'on considère qu'elles ont plus de 900 ans. >>>

>>> Des barbelés empêchent de monter au sommet de la colline qui domine l'île, mais en bons passagers que nous sommes, nous passons en dessous. Nous ne le regrettons pas : nous découvrons quelque chose de plus fascinant que l'église elle-même. Des khatchkars (croix) ont été creusés à même la pierre, sur la montagne. C'est intense d'émotion. Reve-

nus sur la terre ferme, nous prenons un café dans un restaurant en face de l'île. Son propriétaire est un kurde au français irréprochable. Nous sommes étonnés de voir dans son bar plusieurs bouteilles de cognac arménien. Il nous explique que de plus en plus de touristes font le déplacement pour voir l'île, et que l'offre s'est naturellement adaptée à la demande.

A LA RECHERCHE DES RACINES

Nous avons décidé lors de la préparation de notre aventure de passer par les villes d'où est originaire la famille d'Anto. En quittant Gorème nous prenons donc la direction du Nord pour arriver à Yozgat après quelque 3 heures de route et 250 km.

Ce que nous imaginions être un village est en fait un chef-lieu de 74 000 habitants. De la vie de mon grand père là-bas jusqu'à ses 19 ans, nous n'avons que peu d'informations ; ce que nous savons c'est qu'il parlait d'une grande horloge proche de la place principale de la ville. C'est donc avec optimisme que nous partons à la recherche d'une pendule. Nous suivons les panneaux en direction de Mehîr Merkezi (centre-ville en turc), et juste après avoir traversé un pont, un peu comme par magie, nous apercevons une grande tour au milieu d'un rond point. Au sommet de cette tour... une pendule. Une petite discussion avec un flic en civil, qui s'improvise notre guide, nous confirme qu'elle a été construite en 1916. Cela colle parfaitement avec les souvenirs de mon grand-père qui n'a quitté la région qu'en 1923.

Amusant retour aux sources ; le petit-fils est dans la ville de son grand-père en face du monument que son ancêtre contemplait 87 ans plus tôt, avant de devoir fuir ses terres. Pour fêter cela nous allons manger un kebab juste en face de la place et trinquer à l'Ayran.

La seconde étape de ce retour aux sources est la ville de Merzifon. Elle me tient tout particulièrement à cœur car c'est celle d'où vient ma grand-mère dont j'étais très proche. Elle y est née et y a étudié au collège américain. La seule chose que je sais de cette ville, c'est qu'elle se trouve à 2 jours de cheval de Yozgat. Ça aussi je le tiens de ma grand-mère qui me l'a souvent répété. Certes, ça ne nous aide pas à savoir combien de kilomètres séparent les 2 villes, le canasson étant peut-être en mauvaise santé... mais ça me fait comprendre que ce n'est pas tout près. A nouveau, ce que nous pensons être un village se révèle être une ville de 50 000 habitants. Une ville de garnison surtout, où se trouve une grande base de l'aviation militaire turque, ainsi que plusieurs casernes de gendarmerie. Après avoir longuement erré dans la ville, nous finissons par trouver l'université où nous engageons la conversation avec les deux gardiens. Nous leur expliquons évasivement que nous sommes ici parce que mon grand-père était professeur au collège américain il y a une soixantaine d'années. Les explications sont fumeuses, mais cela semble passer. Ils nous indiquent un bâtiment à l'abandon à quelques dizaines de mètres. Cela ressemble en effet à un ancien collège, surmonté d'un clocher en bois en ruines. Pendant qu'Yves discute avec les gardiens (les distrait ?!), j'en profite pour me promener dans le bâtiment et prendre photos et vidéos. Après une quinzaine de minutes le stratagème atteint ses limites et nous devons quitter les lieux. J'ai de toute façon eu ce que je voulais : un aperçu de la vie de mes grands-parents avant qu'ils ne s'exilent pour sauver leur peau. Qu'est ce que je retire de ces visites ? Aucun sentiment revanchard : cela appartient maintenant à l'histoire. Plus une impression de devoir accompli ; un devoir de mémoire dans ces lieux qui sont l'essence de mon histoire familiale, et finalement de mon histoire tout court...

Après une longue et intéressante conversation, il nous propose de dormir dans son restaurant à même le sol. Nous acceptons avec plaisir, ce qui nous permet d'admirer ce lieu singulier à la lueur de la lune. Le lendemain nous reprenons la route et nous arrêtons à Dogubayazit, une ville connue pour être un excellent point de départ pour les alpinistes voulant se lancer à l'assaut de l'Ararat. Elle abrite aussi une immense base militaire, ainsi que le palais Ishak Pasha. Construit au XVII^e siècle, il mélange des styles seldjoukide, ottoman, persan et arménien et aurait inspiré le château du conte des 1001 nuits.

Kotchari local

Lors de sa visite, nous ne pouvons que nous étonner de la forme des tombes, qui rappelle étonnement celle des jamadouns arméniens. Mais ce qui attire le plus notre attention, ce sont les ruines qui entourent le palais. Nous savions, avant de venir ici, qu'avant d'être une ville de 75 000 habitants, Dogubayazit ne s'appelait que Bayazit, et était un village, principalement peuplée de Kurdes et d'Arméniens. En discutant avec un local, guide de haute montagne, et en lui demandant la signification de ces maisons, nous découvrons qu'elles ne sont pas contemporaines du palais. Ce sont en fait des maisons détruites il y a environ un siècle, et qui abritaient des Kurdes et des Arméniens. Les Kurdes après s'être enfuis sont revenus dans la région. Des Arméniens, il ne reste plus rien d'autre que ces murs en ruine...

La soirée que nous passons là-bas est mémorable. Après plusieurs verres de raki et un excellent ragoût à l'agneau nous finissons par danser le halay avec un groupe de kurdes. Le Halay est en tout point comparable au kotchari. Cette ressemblance nous permet de rapidement briller et d'étonner l'assistance qui se demande d'où vient notre capacité à apprendre les pas de danse si facilement... Nous ne leur confesserons pas la raison pour laquelle nous sommes aussi bons danseurs 😊

Le lendemain matin nous prenons la route en direction du Nord. Nous nous arrêtons plusieurs fois au bord de la route, étonnés et émus de voir Massis trôner à la droite de l'Ararat. La prochaine étape est Kars qui sera notre base pour nous rendre sur les ruines d'Ani. Rendez-vous dans un mois... ■

Les passagers